

Ernst Brenner est né le 16 juin 1933 à Jihlava (Iglau en allemand), en Tchécoslovaquie. En 1943, il a été déporté à Theresienstadt, et il a survécu. Après la guerre, il a vécu à nouveau à Jihlava, jusqu'en 1953. Il a ensuite étudié à Prague et achevé ses études d'ingénieur chimiste en 1958. Il s'est marié en 1962 et son fils Tomas est né l'année suivante. En 1968, il a émigré en Suisse avec sa famille et y a vécu heureux jusqu'au 25 juillet 2009.

J'ai survécu à Theresienstadt

ERNST BRENNER

Mémoires de survivants de l'Holocauste



ERNST BRENNER
J'ai survécu à Theresienstadt

ERNST BRENNER

J'ai survécu à Theresienstadt

SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest*

PASSEURS DE MÉMOIRES, Histoire de la série,
traduite en partie dans des classes romandes

* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes sont publiés en novembre 2017.
Tous les volumes sont disponibles gratuitement en format pdf.
Contact: Service historique DFAE.

IMPRESSUM

Edition originale de la série

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009–2014

Publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

Version française de la série publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

**Département fédéral des
affaires étrangères DFAE**

**SCHULE
FÜR
GESTALTUNG
BASEL**

Lectorat et éditeurs responsables de la version française

Ivan Lefkovits et François Wisard

Zusammenfassung & Summary (à partir du français)

Caterina Abbati

Mise en page

Christine Jungo, Martin Sommer

Impression

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits



SOMMAIRE

Volume 2 de la série «Memoires de survivants de l'Holocauste»

Auteur

Ernst Brenner

Photos

Ernst Brenner

Titre original

Ich überlebte Theresienstadt (2009)

Traduction

Service linguistique du Département fédéral de l'intérieur (DFI),
traduit avec le soutien du Service de lutte contre le racisme (DFI).

Premier tirage

2017

Préface	7
<hr/>	
J'ai survécu à Theresienstadt	8
<hr/>	
Hommage à mon père, Ernst	34
<hr/>	
Zusammenfassung/Summary	40



PRÉFACE

Pendant des mois, si ce n'est des années, j'ai eu en tête d'écrire les souvenirs de ma jeunesse, et surtout ceux de la Seconde Guerre mondiale. J'ai enfin commencé aujourd'hui, jeudi 27 mai 2004, exactement 59 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

J'AI SURVÉCU À THERESIENSTADT

1933: HITLER PREND LE POUVOIR; JE VIENS AU MONDE

Les pages qui suivent sont consacrées aux années allant de ma naissance en 1933 – l'année où Hitler est arrivé au pouvoir en Allemagne, ce qui a conduit à la Seconde Guerre mondiale avec l'attaque de la Pologne en septembre 1939 – à la fin de la guerre en 1945.

Durant cette guerre, l'Allemagne nazie d'Hitler a commis des crimes terribles au nom d'une idéologie meurtrière qui prônait la supériorité de la race aryenne, et en particulier germanique, sur toutes les autres ainsi que l'infériorité des Juifs et des Tsiganes.

Le plus horrible de tous ces crimes a été le plus grand génocide de l'Histoire, commis sur 6 000 000 (six millions!) de Juifs d'Europe. Qu'ils aient été pratiquants ou pas, croyants ou pas, des hommes, des femmes et des enfants ont été assassinés en raison de leur origine juive.

Ce n'est qu'en vieillissant que j'ai pris pleinement conscience de la monstruosité de ce crime, par lequel des êtres humains innocents ont été systématiquement discriminés, humiliés, volés, enfermés, exploités et finalement assassinés de manière horrible.

Ce crime doit rester dans la mémoire de l'humanité et faire office de mise en garde pour les générations futures.

Les années de la Seconde Guerre mondiale ont constitué un traumatisme pour notre famille, traumatisme que mes parents n'ont jamais surmonté. À cette époque, il n'y avait pas de soutien psychologique pour les victimes. Pour ma mère, c'est en particulier le ghetto de Theresienstadt, où nous avons été internés pendant deux ans, qui est devenu le sujet par lequel, invariablement, toute conversation débutait ou se terminait. Mon père, lui, en a très peu parlé au cours de sa vie. Ce n'est que lorsqu'il était à l'hôpital, juste avant sa mort, que j'ai compris à quel point cela l'avait af-

fecté, lui aussi. Avec l'âge, j'ai commencé à réaliser – car on ne peut pas vraiment le comprendre – l'atrocité de ces crimes et la charge psychologique à laquelle mes parents ont été confrontés pendant la guerre.

Aujourd'hui, je regrette profondément de ne pas avoir été prêt à écouter ma mère lorsqu'elle a essayé de m'en parler à l'époque. Sans parler des questions sur cette période que je n'ai pas posées à mes parents – qui ont pourtant vécu non loin de moi jusqu'à mes soixante ans.

De ce fait, de nombreux souvenirs de leur vie et de mon enfance sont malheureusement irrévocablement perdus. Ces mémoires se basent donc sur les souvenirs lacunaires de l'enfant que j'étais, sur le peu de choses que j'ai appris de mes parents, mais aussi sur des documents conservés dans la famille et des faits et des statistiques établis et publiés après la guerre.

Je suis donc né en 1933 en Tchécoslovaquie dans une famille juive. Les citoyens de la Première République de Tchécoslovaquie fondée en 1918 se sentaient tchèques, slovaques, allemands, hongrois ou juifs. À Iglau, la ville où je suis né et qui était qualifiée d'îlot linguistique allemand, la majorité des habitants et des 800 Juifs qui y vivaient avant la guerre parlaient allemand. Dans notre famille aussi, on ne parlait qu'allemand. Mes parents n'étaient pas pratiquants et nous ne mangions pas casher. La religiosité de mes parents se limitait à aller à la synagogue deux ou trois fois par ans pour les grandes fêtes, à jeûner à l'occasion de la principale fête juive, celle du «Grand Pardon», et, pour ma mère, à préparer un repas de fête pour la Pâque juive. Pour me faire plaisir, mes parents allumaient aussi le chandelier de Hanucca à huit branches. Mon père pouvait certes lire l'hébreu, mais il ne comprenait pas ce qu'il lisait.

UNE ENFANCE PRÉSERVÉE

J'ai eu une enfance heureuse et préservée. Mes parents m'emmenaient souvent faire de la randonnée dans les environs d'Iglau et en été, nous partions *auf sommerfrische*, comme on appelait les vacances à l'époque, à Ledec nad Sázavou. Je me souviens encore que ma mère avait une fois

trouvé un énorme champignon qu'elle avait ensuite cuisiné à l'hôtel et qui avait suffi pour toute la famille.

MA MÈRE, ERNA

Ma mère, Erna, née Kaufmann en 1904 à Brünn, a grandi avec son grand frère Fritz à Piesling, où son père possédait une petite usine. La maison dans laquelle elle a passé son enfance se trouvait sur les bords du fleuve Taya, qui marque la frontière avec l'Autriche. Elle m'a raconté que son père avait une calèche avec laquelle il se rendait à Znaim, la grande ville la plus proche, et parfois à Vienne. Elle avait très vite appris à nager et racontait comme elle avait failli mourir noyée lorsqu'au printemps, sautant d'une plaque de glace à l'autre, elle était tombée dans l'eau glacée. Après la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle son père était mort et sa mère avait perdu tous ses biens, ils avaient déménagé à Iglau. C'est là qu'elle fit son lycée et trouva, après son diplôme, une place de secrétaire dans une société de textile. Avec son salaire, elle aidait à faire bouillir la marmite. Elle jouait au hand-ball dans le club sportif juif «Maccabi», et était surnommée le diable rouge en raison de sa chevelure rousse.

MON PÈRE, IGNAZ

Mon père, Ignaz Brenner, a vu le jour en 1907 à Heinzendorf, où il a grandi avec ses trois sœurs cadettes, Rosa, Betty et Erna. Après l'école, il étudia dans une école de textile et travailla dans une entreprise de textile avant de faire son service militaire à Iglau. C'était un homme bon et sensible. Quand j'étais petit, il me promenait en poussette, ce qui à l'époque n'était pas commun pour un homme, et me prenait sur ses épaules lorsque nous partions en excursion. Pour l'époque, c'était un homme très sportif, un skieur et un cycliste enthousiaste, il a d'ailleurs fait du vélo jusqu'à 82 ans. Mes parents se sont rencontrés à Iglau, pendant le service militaire de mon père. Après leur mariage, ils ont ouvert une petite épicerie que ma mère a tenue. Père, lui, s'est mis à son compte en tant que représentant de

laine, fil, fermetures éclair, boutons et autres accessoires textiles. Les jours où il n'était pas en déplacement, il aidait au magasin. Le matin tôt, avant le lever de jour, mes parents partaient au marché pour acheter des fruits et des légumes et servir ensuite leurs premiers clients qui se rendaient à leur travail. J'avais à peine quatre ans et je voulais aider au magasin; je me souviens avoir proposé des citrons à des clients. En travaillant dur et en économisant, mes parents ont pu, dans la seconde moitié des années 30, acheter une maison mitoyenne, Stefanikplatz à Iglau. Ma grand-mère maternelle, Berta Kaufmann, née Polnauer, que j'appelais «Omi», habitait chez nous. Son mari, mon grand-père que je n'ai jamais connu et dont le prénom, «Siegmond», est mon deuxième prénom, est mort pendant la Première Guerre mondiale en installant des lignes téléphoniques. Après la guerre, ma grand-mère a déménagé avec ses deux enfants de Piesling à Iglau, où elle loua un appartement dans la Steingasse. Mon premier souvenir de ma grand-mère est une anecdote qui s'est produite lorsque j'avais environ trois ans. Omi était partie se promener avec moi et nous avions convenu que je prendrais un chemin parallèle derrière les fourrés, pendant qu'elle resterait sur le trottoir, et qu'on se retrouverait environ 100 m plus loin. Mais nous ne sommes pas retrouvés et je suis rentré seul en pleurant au magasin de mes parents, qui n'était pas loin. Ma grand-mère m'y a retrouvé quelques minutes plus tard, ce qui a suscité une vive émotion. Lorsque nous avons quitté Iglau en 1939, ma grand-mère est venue avec nous à Prague.

En juillet 1942, elle a été envoyée à Theresienstadt, avant d'être, comme nous l'avons appris après la guerre, déportée dix jours plus tard seulement, en Biélorussie, dans le camp de concentration Maly Trostenets, où elle a été assassinée.

MES GRANDS-PARENTS

Les parents de mon père, Adolf et Berta Brenner, née Bock, possédaient une épicerie à Heinzendorf où l'on trouvait tout ce dont on peut avoir be-

soin dans un village. Juste à côté du magasin, ils avaient aussi un débit de boissons. C'était la seule famille juive du village et ils étaient pratiquants. Je n'ai jamais oublié la manière dont mon grand-père, lors d'une de ses rares visites chez lui, a soigné mon genou égratigné avec de la teinture d'iode. Lorsqu'ils ont dû quitter Heinzendorf une fois la Tchécoslovaquie occupée, ils nous ont rejoints à Iglau. C'est à cette époque que mon grand-père m'a appris à faire mes lacets.

Et lorsque nous aussi avons dû quitter Iglau, mes grands-parents ont déménagé à Boskovic, d'où ils ont été déportés à Theresienstadt en mars 1942. Ma grand-mère y est morte huit jours après son arrivée et mon grand-père est mort en Pologne dans le camp de concentration de Treblinka, où il avait été déporté en octobre de la même année.

LE PROTECTORAT DE BOHÊME-MORAVIE

La Seconde Guerre mondiale a officiellement débuté fin 1939 lorsque l'Allemagne a attaqué la Pologne et l'a occupée après une brève contre-offensive. Pourtant, les Accords de Munich avaient déjà attribué les Sudètes à l'Allemagne en septembre 1938. Les Sudètes englobaient les régions de la Tchécoslovaquie jouxtant les frontières de l'Allemagne et leurs habitants étaient majoritairement des Allemands. Les négociations avaient eu lieu entre l'Allemagne, d'un côté, et l'Angleterre et la France, de l'autre, en l'absence de la Tchécoslovaquie, qui n'avait pas été invitée! Bien que l'Angleterre et la France aient signé un pacte de défense mutuelle avec la Tchécoslovaquie, ils ont fait cette concession pour essayer d'éviter la guerre qui semblait imminente. Trahie par ses alliés, la Tchécoslovaquie n'a opposé aucune résistance lorsque l'Allemagne a ensuite pris le reste du pays pour l'annexer, le 15 mars 1939, sous le nom de Protectorat de Bohême-Moravie. La Slovaquie s'était déjà déclarée indépendante un jour plus tôt, se plaçant sous la «protection» allemande.

Une fois la région occupée, les lois raciales de Nuremberg ont été appliquées à tout le territoire du protectorat. Déjà en vigueur depuis 1935 en

Allemagne, elles définissaient qui était «plein Juif», «demi-Juif» ou «quart-Juif». La persécution des Juifs a commencé dans la foulée, avec le concours zélé de collaborateurs et des autres sympathisants de l'occupant.

ARRESTATION DE MON PÈRE

Ma mère a notamment raconté comment l'une des anciennes camarades d'école l'a poussée du trottoir en la traitant de juive. Je me souviens aussi de l'arrivée d'hommes en uniforme dans notre magasin, qui ont ordonné à mon père de les suivre. Il a donné sa clé à ma mère et les a suivis sans un mot.

Nous avons vu mon père monter dans un camion dans lequel se trouvaient déjà plusieurs personnes, puis le camion partir. Quelques jours plus tard, ma mère s'est rendue au quartier général allemand pour demander la libération de mon père. Elle est rentrée bredouille, sans connaître les raisons de son arrestation. À cette époque, ma mère pleurait souvent et j'essayais de la consoler du haut de mes cinq ans. Nous espérions le retour de mon père et faisons chaque soir les cent pas devant notre maison. Deux semaines après, nous l'avons vu venir à notre rencontre. Tout à ma joie, je me suis précipité dans ses bras et me souviens avoir été surpris de le voir avec une barbe, lui qui était toujours rasé de près.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris qu'il avait été, comme les autres Juifs incarcérés en même temps que lui, injustement accusé d'avoir participé à une distribution de tracts. On a voulu qu'il donne le nom d'autres «traîtres». Et pour le faire parler, il a été enfermé seul et battu. Il a raconté plus tard que son pire tortionnaire était un Autrichien baraqué...

Depuis, mon père entendait moins bien de l'oreille gauche. Il avait toutefois refusé de donner le nom d'innocents. Comme ils n'avaient rien pu obtenir de lui, ils avaient fini par le relâcher, non sans l'obliger, en menaçant de le fusiller, à signer une déclaration dans laquelle il s'engageait à

vendre la maison à un Allemand et à quitter Iglau sans attendre. Nous sommes partis pour Prague, où nous avons loué un appartement dans le quartier de Karlin.

Bien avant l'occupation, des Juifs allemands qui s'étaient réfugiés en Tchécoslovaquie ont raconté que les Juifs étaient persécutés en Allemagne, qu'ils ne pouvaient plus travailler pour l'administration, que leurs magasins étaient boycottés et détruits, que beaucoup étaient enfermés et envoyés en camp de concentration. On pensait qu'ils exagéraient ou que cela ne pourrait pas arriver en Tchécoslovaquie, de sorte que peu de Juifs ont essayé d'émigrer à l'époque.

Une fois le protectorat instauré, l'Allemagne a d'abord favorisé l'émigration des Juifs, mais il était difficile de trouver un pays susceptible de les accueillir. Ensuite, les conditions pour émigrer se sont durcies avant qu'il ne soit complètement interdit de quitter le pays.

TANTE ROSA: OBJECTIF PALESTINE

La famille de la sœur aînée de mon père, Rosa, réussit à obtenir une autorisation d'émigration et se rendit en Palestine, alors sous mandat britannique. Les familles des deux autres sœurs, elles, n'avaient plus pu obtenir d'autorisation et décidèrent de fuir, voulant aussi rejoindre la Palestine. À la famille de la sœur cadette, Betty, on a dit qu'il n'y avait plus de place pour les enfants sur le bateau des réfugiés, en leur promettant que leur fils, Robert, suivrait sur le bateau suivant. Ils ont donc laissé le petit de 6 ans pour «quelques jours» à la garde de mes grands-parents. Ils ne l'ont jamais revu.

ROBERT, MORT À IZBICA AVEC MES GRANDS-PARENTS

Robert a été déporté avec mes grands-parents en 1942 à Theresienstadt, puis un mois plus tard à Izbica, où il est mort.

ERNA, MORTE SUR LE BATEAU DE RÉFUGIÉS PATRIA

La plus jeune des sœurs de mon père, Erna, tout juste mariée, est morte en novembre 1940 lors d'une explosion sur le bateau de réfugiés Patria. Son mari, Lazy, survécut et arriva en Palestine.

Mon père reçut de son ancien employeur un affidavit pour la Palestine pour toute la famille. Mes parents l'ont toutefois laissé périmer car ils ne voulaient abandonner mes grands-parents et étaient d'avis qu'ils étaient trop vieux pour émigrer. Ils ont également refusé de m'envoyer dans un monastère en Angleterre, car ils auraient alors dû s'engager à ne pas me contacter jusqu'à mes 18 ans.

APPLICATION DES LOIS RACIALES DE NUREMBERG

L'application systématique des lois raciales et les nouvelles prescriptions sans cesse édictées dans l'optique d'une «solution finale pour le problème juif» ont impliqué des restrictions toujours plus importantes:

Tous les Juifs devaient se faire enregistrer et porter dans l'espace public une étoile jaune bien visible solidement cousue sur leurs vêtements. Voiture, radio et téléphone leur étaient en outre interdits.

Les magasins et les entreprises juifs ont été «aryanisés», c'est-à-dire confisqués. Les Juifs ne pouvaient plus exercer de fonction publique, les professeurs et les enseignants ont été démis de leurs fonctions, les médecins ne pouvaient soigner que des patients juifs. Les Juifs n'avaient plus le droit de se rendre à l'école publique, dans les parcs, les piscines et les terrains de jeu.

Quant au tramway, au début, on pouvait encore voyager debout sur la plateforme arrière du deuxième wagon, mais ensuite nous n'avons plus du tout eu le droit de le prendre. Pour les aliments, tout le monde était rationné, mais il y avait des tickets spéciaux pour les Juifs, avec des rations plus petites. Les Juifs n'avaient le droit de faire leurs courses que quelques

heures, à des horaires prédéfinis. Et cette liste des interdictions et des prescriptions est loin d'être exhaustive.

Bien que nous parlions allemand, mes parents m'ont inscrit dans une maternelle tchèque en 1938 à Iglau. J'ai ensuite fait ma rentrée en première primaire, le 1^{er} septembre 1939, mais ne suis pas allé longtemps à l'école du fait de notre déménagement forcé. Mes certificats scolaires montrent que le 18 octobre, j'étais sur les bancs d'une école publique de Prague, où les enfants me faisaient déjà sentir que j'étais Juif.

Avec la promulgation des nouvelles lois, ma scolarisation à l'école publique fut de courte durée. J'ai fait mes deuxième et troisième primaires dans une école juive de la vieille ville de Prague. C'est là que des camarades m'ont appris une chanson obscène sur Theresienstadt qu'en toute innocence j'ai chanté avec enthousiasme à mes parents avertis en rentrant à la maison.

À l'automne 1942, un nouveau décret a interdit tout enseignement aux enfants juifs et je ne suis plus retourné à l'école jusqu'à la fin de la guerre.

HAGIBOR

Au début, j'ai fait de Hagibor, le seul terrain de sport pour Juifs de Prague, mon terrain de jeu. Il y avait là un jeune prof de sport, Fredy Hirsch, qui avait fui l'Allemagne encore avant l'occupation de la Tchécoslovaquie, et que nous suivions avec enthousiasme. Lorsqu'Hagibor aussi a été interdit aux Juifs, nous avons joué à cache-cache parmi les tombes séculaires du célèbre cimetière juif de la vieille ville de Prague. À l'époque, j'avais un ami de mon âge, Karel Hirsch, qui habitait près de chez nous. Nous jouions ensemble et son père nous apprit à jouer aux échecs. Nous allions aussi ensemble à l'école juive et je me souviens encore parfaitement du jour où le port de l'étoile juive est devenue obligatoire: nous nous amusions à trouver et à compter les étoiles jaunes. Mais très vite, l'heure n'a plus été au jeu et à la curiosité, lorsque des adolescents «aryens» ont

commencé à nous embêter. «Karli» a été déporté une année avant nous à Theresienstadt, puis, de là, en Pologne, où il est mort.

L'ÉTOILE JUIVE

Depuis l'arrestation de mon père, mes parents vivaient dans une tension et une peur permanentes. Même s'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour me protéger de ces soucis, je ressentais cette ambiance pesante. À Prague, ils redoutaient de désobeir par mégarde aux règles instaurées. Il suffisait que mon père ait quelques minutes de retard en rentrant du travail pour que ma mère se fasse un sang d'encre. Après l'attentat contre le vice-protecteur du Reich (et instigateur des lois antijuives), Heydrich, les enquêteurs ont fait du porte à porte avec des photos montrant un vélo et un porte-documents, afin de collecter des informations sur les auteurs de l'attentat.

Ils sonnèrent à notre porte et ma mère leur ouvrit. Elle fut accusée d'avoir quitté la maison sans son étoile, ce qui n'était pas vrai. En reparant, ils la menacèrent de venir la rechercher prochainement. Ils n'ont pas mis leur menace à exécution, mais les semaines qui suivirent furent remplies d'angoisse. Plus tard, à Theresienstadt, ce fut la peur permanente de faire partie du prochain convoi. Ce sentiment de peur constante, sur plusieurs années, s'est ancré si profondément dans notre famille qu'il ne l'a plus jamais quittée, même après la guerre.

RÉORIENTATION PROFESSIONNELLE

Lorsqu'on a commencé à parler des convois vers les ghettos et des «camps de travail» à l'Est (à l'époque, on ne savait pas encore qu'il s'agissait de camps d'extermination), la communauté juive du culte a organisé des cours de réorientation professionnelle pour que les adultes puissent apprendre des métiers manuels. Mon père a choisi une formation de serrurier avant de se faire engager à la communauté du culte et de devenir le responsable de l'organisation de ces cours. On pensait aussi que des draps

de lit de couleur foncée seraient plus indiqués pour la vie «à l'Est» et la communauté du culte créa une teinturerie où travailla ma mère.

FRITZ KAUFMANN

À l'automne 1941, il y eut tout d'abord quelques convois vers les ghettos en Pologne, suivis par le premier transport AK (*Aufbaukommando*) pour Theresienstadt, où un ghetto pour les Juifs du protectorat devait être créé. De nombreux transports suivirent, le plus souvent avec un millier de personnes qui devaient, sur ordre de la *Kommandatur*, être sélectionnées par la communauté du culte. Tout le monde avait peur d'être sélectionné pour un convoi et de devoir partir pour l'inconnu, en n'emportant que le strict minimum.

C'est avec l'un de ces convois que la famille du frère de ma mère, Fritz Kaufmann, fut déportée à Theresienstadt en 1942, où Leni, ma cousine de sept ans, mourut de la scarlatine, faute de soins. Notre oncle nous envoyait des cartes postales censurées où il écrivait, comme on le lui ordonnait, que tout allait bien, tout en demandant qu'on lui envoie de la nourriture, ce dont nous déduisions qu'à Theresienstadt, on avait faim. Par le biais d'une autorisation spéciale, nous pouvions lui envoyer de temps en temps des colis avec de la nourriture, que nous avions soit économisée sur nos propres rations, soit achetée au prix fort sur le marché noir. Nous gagnions l'argent nécessaire en fabriquant des ceintures, que nous avions appris à tresser à partir de ficelles ou de rubans.

ORDRE DE DÉPART

En juillet 1943, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à la date indiquée sur le champ de foire de Prague, qui servait de lieu de rassemblement pour les transports vers Theresienstadt.

Le nom des transports comportait deux lettres, «Di» pour le nôtre. Celui-ci englobait 838 personnes enregistrées par ordre alphabétique, dont 646 sont mortes et seules 192 ont survécu à la guerre. Mon père

reçut le numéro Di-135, ma mère le 136 et moi le 137. Nous avions droit à 50 kg de bagages par personne. Nous avons confié en secret une petite partie de nos affaires, surtout des bijoux, des vêtements et du linge de lit, à une famille aryenne. Peu de familles aryennes étaient prêtes à prendre le risque de parler avec des Juifs, sans parler de garder leurs affaires. Les meubles et tout ce que nous ne pouvions pas prendre ou confier à quelqu'un durent rester dans l'appartement et furent confisqués par les Allemands.

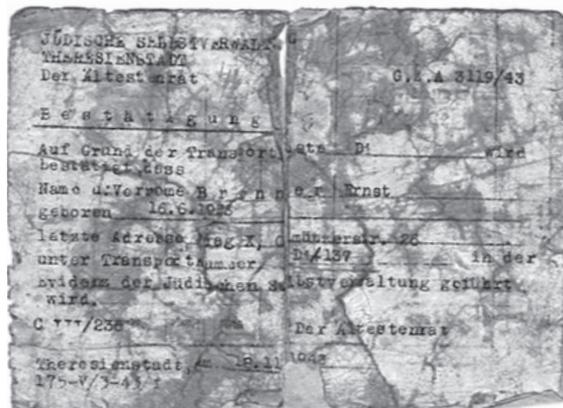
DESTINATION THERESIENSTADT

Munis d'une autorisation spéciale valable une journée, nous avons pu prendre le tramway pour nous rendre sur le lieu de rassemblement. Nous y avons passé 2 ou 3 jours. Les gens devaient abandonner les éventuels objets de valeur qu'il leur restait et nos papiers furent contrôlés à plusieurs reprises avant que nous soyons emmenés, à pied et sous surveillance, jusqu'à la gare située à proximité.

Nous sommes partis pour Theresienstadt avec un train de voyageurs normal mis à disposition pour ce transport. Lorsque le train arriva, notre oncle, qui était encore à Theresienstadt à cette époque, se retrouva par hasard juste devant notre fenêtre, car il travaillait à la construction de la ligne de chemin de fer reliant Bauschowitz à Theresienstadt. Habillé en civil, très amaigri, il avait toutefois l'air en bonne santé du fait qu'il faisait un travail physique en plein air. Avec sa femme Zita, il fut déporté en mai 1944 à Auschwitz, où ils moururent tous les deux au début de l'année suivante.

EXTRAIT DU LIVRE DE SOUVENIRS SUR THERESIENSTADT

Pour que le lecteur comprenne mieux ce qu'était le ghetto, j'ajoute ici un extrait du Livre de souvenirs sur Theresienstadt, «Terezinska pametni



knih». Les deux volumes sont consacrés au ghetto depuis sa création et recensent tous les transports du protectorat vers le ghetto, avec les noms de chaque prisonnier et sa destinée. À l'origine, Theresienstadt était une fortification construite à la fin du XVIII^e siècle et à laquelle était rattachée une fortification plus petite (la *Kleine Festung*). Au XX^e siècle, c'est ensuite devenu une ville de garnison, c'est-à-dire une ville accueillant des militaires et qui comptait, avant la guerre, un peu moins de 7000 habitants, soldats et civils.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, un ghetto y a été créé et la *Kleine Festung* fit office de prison pour les prisonniers politiques, la plupart non juifs. Le ghetto fut conçu comme un camp de concentration et de transit pour les Juifs. 150 000 détenus y furent déportés, 74 000 du Protectorat de Bohême-Moravie, 43 000 d'Allemagne, 15 000 d'Autriche, 5 000 de Hollande, 1 500 de Slovaquie, 1 000 de Hongrie et quelques contingents d'autres pays européens. Le nombre de détenus variait constamment, en fonction des arrivées et des départs vers les camps d'extermination. Au maximum, 58 500 personnes y furent entassées, à l'automne 1942 (alors que la ville comptait moins de 7 000 habitants au départ!). Parmi les 74 000 Juifs tchèques, 60 382 ont été ensuite déportés dans des camps d'extermination, dont seuls 3 100 survécurent. À Theresienstadt même, 6 152 Juifs tchèques sont morts et 6 875 ont survécu – dont plus de la moitié était les conjoints juifs de mariages mixtes qui ne furent emmenés au camp que vers la fin de la guerre en 1945.

GHETTO ET CAMP DE CONCENTRATION

Theresienstadt était qualifié de ghetto et de camp de concentration. Selon moi, c'était bien plus que ce qu'on avait pu qualifier de «ghetto» jusque-là. Lorsque nous sommes arrivés à Theresienstadt, il n'y avait certes plus, comme au début, d'exécutions ni de punitions collectives lorsqu'un déte- nu avait tenté de s'échapper. Theresienstadt n'en était pas moins un camp de concentration au sens strict du terme, car on y avait regroupé, donc

concentré, des Juifs de différents pays européens dans le seul but de les assassiner ensuite dans les camps d'extermination. Le ghetto était placé sous la direction de la *Kommandatur SS* et je n'ai jamais oublié le nom du redouté dernier chef SS du ghetto, Rahm. La surveillance du ghetto était attribuée à la police tchèque du protectorat, dont certains des membres aidaient les détenus à faire entrer ou sortir du courrier, ou apportaient de la nourriture.

L'organisation du quotidien relevait de la compétence du Conseil des anciens juifs, lequel était toutefois contrôlé par la *Kommandatur* et devait suivre ses ordres. La faim était omniprésente et bon nombre de gens, notamment des personnes âgées affaiblies par la malnutrition, mourraient de diarrhée ou de maladies infectieuses. Depuis cette époque, je ne supporte pas que l'on gaspille ou que l'on jette de la nourriture.

«DIE SCHLEUSE»

Tout de suite après notre arrivée, nous avons dû nous rendre dans un bâtiment tout proche, baptisé «Schleuse» (le sas), où l'on fouillait à nouveau tous les bagages à la recherche d'objets de valeur, lesquels étaient, le cas échéant, volés. Plus tard, nous avons trouvé dans notre valise des ciseaux bleus qui ne nous appartenaient pas. Ils sont devenus nos ciseaux préférés et je les garde en souvenir même s'ils ne coupent plus très bien. À un moment, j'ai dû aller au «petit coin» et, lorsque j'ai voulu rejoindre mes parents, je ne les ai plus trouvés dans le chaos général de ce hall qui contenait près d'un millier de personnes. Je ne me souviens plus comment je suis sorti du bâtiment, mais je me suis retrouvé dans les bras de ma tante Zia, qui attendait à l'extérieur. C'est elle qui m'a pris dans son *Ubikation*, comme on appelait les logements à Theresienstadt.

C'est là que j'ai passé la première nuit. C'était une grande pièce, avec des châlits rapprochés à trois étages et qui n'accueillait que des femmes. Le lendemain, je me réveillai couvert de piqûres de punaises et de puces. Il y avait des quantités incroyables de punaises et de puces à Theresien-

stadt; pendant la journée, elles se cachaient dans les cadres des lits en bois et ne sortaient que dans l'obscurité. Lorsqu'on allumait la lumière la nuit, on voyait des punaises partout, au plafond et sur les murs. Les puces, on ne les voyait pas, on ne sentait que leurs piqûres. Les autres femmes n'étant pas d'accord qu'un garçon habite dans leurs quartiers, j'ai dû quitter immédiatement les lieux.

D'ABORD DANS UN GRENIER

Dans Theresienstadt la surpeuplée, une partie de notre convoi fut tout d'abord hébergée dans un grenier, où notre famille se vit attribuer trois paillasses posées à même le sol. Les bagages étaient entreposés à côté des paillasses et il ne restait qu'un étroit passage entre ces dernières pour circuler. Femmes, hommes, enfants, nourrissons, malades et bien-portants, nous étions tous parqués là.

Récemment, j'ai trouvé une note de ma mère écrite après la guerre: «Nous dormions par terre avec Norbert Fryd (futur écrivain) et sa jeune femme enceinte. Lui a survécu, sa femme a été gazée». Il n'y avait pas d'installations sanitaires dans ce grenier. Quelques toilettes, en nombre insuffisant, se trouvaient un étage plus bas et n'étaient accessibles que par un escalier en bois. Je me souviens encore avoir croisé, alors que je voulais remonter, une vieille femme dans l'escalier qui ne pouvait plus se retenir.

LE FOYER POUR ENFANTS

À Theresienstadt, on habitait dans des casernes qui portaient le plus souvent le nom de villes allemandes comme Hanovre, Hambourg, Magdebourg, Dresde, etc., ou dans des maisons construites en carré autour d'une cour commune et que l'on appelait block, ou encore dans des baraques en bois. Les femmes, les hommes et les enfants étaient logés séparément. Lorsque nous avons pu quitter notre grenier, ma mère partit donc dans une caserne pour femmes, mon père dans une caserne pour hommes

et moi dans un foyer pour enfants. Nous dormions dans des châlits à trois étages, faits de lattes en bois brut sur lesquels étaient posés des paillasses. Ma mère venait tous les soirs, après le travail, pour me voir et me laver. Un matin, on diagnostiqua une encéphalite à mon voisin de lit, avec lequel j'avais encore parlé la veille. J'avais eu beaucoup de chance de ne pas avoir été contaminé.

L'HÔPITAL POUR ENFANTS

Comme on m'avait trouvé une tache sur les poumons, j'ai passé quelque temps dans l'hôpital pour enfants. On nous prenait régulièrement la température et la nourriture était meilleure, nous recevions même un peu de lait. Une fois, j'ai fait tellement peur à une fille de mon âge – je n'ai pas oublié son nom, Zajicek – à cause d'une abeille qui volait dans la chambre, qu'elle a attrapé de la fièvre. Lorsqu'on me dit qu'elle pouvait mourir, je me suis fait tellement de mauvais sang que j'ai attrapé de la fièvre, moi aussi. Peu de temps après ma sortie de l'hôpital, tous les enfants qui y étaient encore ont été déportés dans un camp d'extermination, où ils ont été assassinés.

CASERNE «HANOVRE»

J'ai vécu ensuite dans la caserne «Hanovre» avec mon père. Une grande pièce, qui avait servi d'écurie, abritait 70 hommes. J'étais le plus jeune; nous dormions dans les châlits à trois étages très rapprochés qui étaient typiques de Theresienstadt. Un garçon qui souffrait d'épilepsie faisait parfois des crises et il fallait que plusieurs hommes le maintiennent pour ne pas qu'il se blesse. J'étais à chaque fois terrorisé. Les sanitaires se trouvaient de l'autre côté de la cour de la caserne et se composaient d'une rangée de robinets reliés par une longue conduite.

Il n'y avait que de l'eau froide. Tous les soirs, mon père et moi traversions la cour pour aller nous laver. Les latrines, en fait une simple fosse sur

laquelle étaient fixées de longues planches, étaient à proximité. Nous faisons nos besoins assis les uns à côté des autres.

DU PAIN SUR LA CHARRETTE DES MORTS

Avec le temps, je me suis même habitué à voir le pain transporté sur les charrettes à bras, tirées par des détenus, qui servaient aussi à transporter les cadavres. J'ai quand même été particulièrement choqué par un incident survenu dans la cour de la caserne: une violente dispute entre deux époux, la femme accusant son mari d'avoir volé le pain qu'elle avait caché sous son oreiller pour leur enfant. Je me souviens aussi très bien d'un comptage de détenus fin 1943. Tous les détenus qui pouvaient encore plus ou moins se déplacer ont dû se regrouper dans la cour de la caserne et se rendre sur un pré situé dans une vallée à l'extérieur du ghetto. Entourés de gardes armés, nous avons dû nous mettre en colonnes pour être comptés. Avec plusieurs dizaines de milliers de détenus, il est difficile de tomber deux fois sur le même nombre, de sorte qu'il a fallu nous compter et nous recompter un nombre incalculable de fois. Nous sommes restés là toute la journée, sans manger. Il n'y avait pas d'installations sanitaires, il fallait donc faire ses besoins sur le côté. Bon nombre de personnes, principalement des personnes âgées, épuisées, ont perdu connaissance. Nous redoutions un ordre de tir. Ce n'est que tard le soir que nous reçûmes l'ordre de retourner au ghetto, où nous sommes arrivés de nuit. Je garde aussi un autre souvenir, sans être sûr qu'il ne s'agit pas d'un mauvais rêve car mon père n'a pas pu le confirmer quand je lui ai posé la question par la suite: j'étais assis sur l'une des talus qui entouraient le ghetto lorsqu'un SS avec deux bergers allemands est arrivé et a lâché les deux chiens sur moi. Mort de peur, j'ai dévalé le talus avec les chiens à mes trousses, et rejoint mon père dans la cour de la caserne, tremblant comme une feuille. J'ai depuis une peur bleue des chiens que je ne n'ai jamais réussi à surmonter.

LE «GLIMMER»

Dès son arrivée à Theresienstadt, toute personne en mesure de travailler se voyait attribuer une tâche. D'abord dans l'équipe de nettoyage, ma mère aida ensuite dans la boulangerie avant de rejoindre le «Glimmer». Des dizaines de femmes y fendaient du mica pour en faire des feuilles utilisées ensuite comme isolant par l'industrie d'armement allemande. Je ne me souviens pas tous les travaux que mon père a dû faire, seulement de son dernier, responsable d'un atelier de confection qui réparait des uniformes de la *Wehrmacht*. L'atelier employait de nombreuses femmes, principalement des Hollandaises. J'ai légué au Mémorial de Theresienstadt une liste des femmes ayant travaillé à l'atelier. Pour ma part, j'ai travaillé un moment au potager, puis dans un atelier où j'ai appris à coudre et à réparer des objets en cuir.

SPIRO, MON AMI HOLLANDAIS

J'ai rencontré à Theresienstadt un garçon hollandais de mon âge qui s'appelait Spiro; je ne me souviens plus de son prénom. Son père était artiste-peintre. Nous nous parlions en allemand, qui était la principale langue d'usage à Theresienstadt pour les détenus venus de différents pays européens.

Je me souviens aussi avoir été très fier lorsque Monsieur Neuberg, un ingénieur arrivé avec le même convoi que nous et qui s'était lié d'amitié avec mes parents, me proposa de le tutoyer.

LA DISTRIBUTION DES REPAS

La nourriture était distribuée dans la cour des casernes; il y avait de grands chaudrons, devant lesquels se formaient de longues files de gens affamés tenant une gamelle. Il n'y avait jamais assez à manger. Je n'oublierai jamais ces personnes âgées qui cherchaient des épiluchures de

pommes de terre dans les poubelles et qui demandaient toujours lors de la distribution de nourriture: «Monsieur prendra-t-il sa soupe?». C'était aussi eux qui attendaient obstinément après la distribution pour le cas où il resterait quelque chose, dans l'espoir de recevoir un supplément. Un jour, mes parents ont repéré qu'une connaissance d'Iglau était chargée de distribuer la nourriture. C'était une découverte si importante pour nous que je n'ai jamais oublié son nom, il s'appelait Diamant. Dès lors, nous nous sommes toujours placés dans sa file et avons reçu une portion un peu plus grande que les autres. Ma mère, lorsqu'elle travaillait à la boulangerie, recevait aussi quelques petits pains (au début, nous ne pouvions y croire et pensions que ma mère les avait volés, ce qui n'était pas vrai). Il y avait aussi une autre connaissance, ancien propriétaire d'une usine de charcuterie près d'Iglau, qui était responsable d'une boucherie. De temps en temps, il me donnait un pot à lait rempli de bouillon de viande clair. Cela ne suffisait pas à calmer notre faim mais l'apaisait un peu. Bien qu'affamé aussi, mon père a partagé sa ration avec moi du temps où nous habitons ensemble.

UNE CARTE POSTALE CENSURÉE

De nouveaux convois ne cessaient d'arriver à Theresienstadt. Il y avait aussi de nombreux convois qui en sortaient à destination des prétendus «camps de travail». Si les adultes se doutaient de quelque de grave, nous n'avons appris l'horrible vérité qu'après la guerre. Certaines personnes qui étaient parties dans ces convois avaient convenu de codes avec leurs parents ou proches restés à Theresienstadt. Après leur arrivée au «camp de travail», les détenus devaient écrire une carte postale censurée et dire qu'ils allaient bien. Mes parents s'étaient mis d'accord avec ma tante Zita: plus la situation était grave dans le camp, plus son écriture devait être penchée sur la gauche. L'écriture de la carte, que j'ai aussi remise au Mémorial de Theresienstadt, est complètement penchée à gauche!

LES ENFANTS DU GHETTO POLONAIS

Un jour, un convoi d'enfants couverts de poux d'un ghetto polonais est arrivé. Lorsqu'on a voulu les doucher, ils ont crié qu'on les emmenait à la chambre à gaz. Bien que nous en ayons déjà entendu parler, personne ne pouvait ni ne voulait croire qu'on tuait des gens dans des chambres à gaz, ce qui s'est toutefois confirmé après la guerre. Peu de temps après, ces enfants, et leurs accompagnateurs, dont Fredy Hirsch, ont été déportés à Auschwitz où ils ont été envoyés à la chambre à gaz, comme je l'ai appris après la guerre.

VISITE DE LA CROIX-ROUGE SUISSE

Afin de cacher au monde le génocide des Juifs et donner l'impression que le ghetto était en fait une ville normale administrée par les Juifs, la *Kommandatur* du ghetto a commencé à organiser une visite de la Croix-Rouge suisse¹ en 1944 à Theresienstadt. Dans ce but, elle a embelli les rues dans lesquelles elle entendait emmener les représentants de la Croix-Rouge, elle a imprimé une monnaie spéciale pour le ghetto, avec laquelle on a pu acheter de la moutarde dans un magasin ou commander un café noir avec un sucre dans un café spécialement créé pour l'occasion. En vue de la visite, il a également été possible d'acheter les vêtements laissés par ceux qui étaient déportés.

La vie culturelle dans le ghetto, qui était à peine tolérée auparavant, fut soudain fortement encouragée. Un pavillon à musique a été installé sur la place principale, des concerts un opéra pour enfants, «Brundibar» (l'ours en peluche) organisés. J'ai également participé à plusieurs reprises en tant que «vieux monsieur à la canne» aux répétitions pour une pièce de théâtre pour enfants. Il n'y eut toutefois jamais de représentations car la plupart des enfants qui devaient participer furent déportés dans un camp d'extermination.

¹ Il s'agit en fait du Comité international de la Croix-Rouge (note des éditeurs).

«ONKEL RAHM»

Lorsque le représentant de la Croix-Rouge visita Theresienstadt, seuls les jeunes gens avaient le droit d'être dans la rue. Sur le terrain de jeu spécialement créé pour l'occasion, avec bac à sable et balançoires, les enfants devaient appeler le commandant SS du camp «Onkel Rahm».

LES CONVOIS

Plus tard, à l'automne 1944, de nombreux convois vers des camps d'extermination furent organisés à intervalles rapprochés. À deux reprises, nous avons été dans les rangs et notre vie n'a tenu qu'à un fil. J'ai gardé les documents qui en attestent. Sur les premières convocations, qui nous concernaient mes parents et moi, on ne peut plus lire la date. Sur les deuxièmes, qui ne concernaient cette fois que ma mère et moi, la date prévue est le 18.10.1944. Sur chaque document est agrafé une bande de papier stencil de 10 mm avec la mention *Ausgeschieden* («retiré»), qui nous a sauvés. C'est ma mère qui a réussi à nous sortir de là mais je ne sais pas comment elle a fait, car j'ai toujours refusé d'écouter quand elle commençait à en parler. Lors de la deuxième convocation, que seuls ma mère et moi avons reçue, mon père a voulu s'inscrire spontanément pour le même convoi mais grâce au fait qu'il était «protégé» en tant que responsable des ateliers de confection, ma mère fut également déclarée main d'œuvre protégée («geschützte Beschäftigung») et affectée au «Glimmer», ce qui nous évita la déportation. Au vu des circonstances, personne n'a pensé au fait qu'à chaque fois, ce sont d'autres personnes qui ont été déportées, car il fallait absolument respecter le nombre de détenus prévu pour chaque convoi.

Après la guerre, nous avons appris que dès l'arrivée des convois à Auschwitz, les SS procédaient à une sélection: les enfants de moins de quatorze ans partaient pour la chambre à gaz et les mères qui refusaient de se séparer d'eux aussi. Les personnes âgées, trop faibles ou trop fragiles, dont

on considérait qu'elles ne pourraient pas travailler, partaient aussi pour la chambre à gaz. Afin d'éviter toute panique, on leur disait qu'elles allaient à la douche, mais en réalité c'était à la chambre à gaz qu'on les menait. Seuls les jeunes et les personnes robustes étaient sélectionnés pour travailler. Le «camp familial» créé à Auschwitz-Birkenau, où des familles pouvaient rester ensemble et auquel les convois qui auraient dû nous emmener étaient destinés, était une exception. Après six mois, ce camp fut dissout et tout le monde fut envoyé à la chambre à gaz, à l'exception de quelques adultes suffisamment robustes qui furent sélectionnés pour aller travailler.

DAVANTAGE DE PLACE DANS LE GHETTO

Des milliers de détenus ayant été envoyés en peu de temps dans les camps d'extermination, il y eut tout à coup plus de place dans le ghetto. Restaient des montagnes de bagages que les déportés n'avaient pas pu emporter et qui furent entassés dans des salles vides. Les enfants restés à Theresienstadt, dont moi, ont fouillé ces bagages. J'y ai notamment découvert des serviettes hygiéniques.

Je les ai apportées à ma mère, sans toutefois savoir ni ce que c'était, ni à quoi cela servait. Nous nous sommes vu attribuer une chambre que nous devions cependant partager avec une autre famille. La pièce était divisée en deux par un morceau de tissu, probablement un drap. Pour nous trois, c'était un grand luxe de pouvoir habiter ensemble et d'avoir une certaine intimité.

Dans notre chambre, il y avait même l'eau courante et un petit poêle à bois. Comme dans le reste de la ville, punaises et puces étaient légion. Les toilettes – des toilettes individuelles et non plus des latrines – se trouvaient dans le couloir et étaient trop peu nombreuses pour le nombre de personnes. Nous avons trouvé une planche en bois de la forme d'une lunette de toilette, que nous emmenions au petit coin. Une fois, j'ai ramené fièrement à la maison quelques pommes de terre tombées d'un camion

dans un virage. J'en ai aussi volées, parfois. Dans la cour de notre logement, il y avait en effet un stock de pommes de terre et de charbon de chauffage. Lorsque ma mère et moi allions chercher du charbon et que personne ne nous voyait, nous mettions quelques pommes de terre au fond du seau et les recouvrons vite de charbon.

On distribuait aussi aux enfants la nourriture de colis envoyés du Danemark et destinés à des Danois qui avaient été déportés. Ma mère s'étant disputée avec la femme chargée de la distribution (elle voulait lui donner du fromage moisi pour moi), je me souviens avoir reçu une fois un petit morceau de fromage.

Au printemps 1945, un convoi pour la Suisse a été organisé, et l'on pouvait s'inscrire spontanément. Peu d'entre nous le firent, de crainte que ce ne soit un mensonge et que le convoi soit en réalité destiné à un autre camp de concentration. Nous avons aussi préféré rester jusqu'à la libération de Theresienstadt. Par la suite, nous avons appris que le convoi était vraiment allé en Suisse.

Au cours des derniers jours de la guerre, Theresienstadt accueillit plusieurs «convois de la mort». Il s'agissait des détenus de différents camps de concentration évacués par les Allemands sur le front de l'Est. Certains arrivaient à pied, d'autres dans des wagons de marchandises. Beaucoup de gens qui avaient dû parcourir de longues distances à pied et qui ne pouvaient plus avancer ont été abattus en route. Ceux qui arrivaient au ghetto n'étaient plus que des squelettes. Dans l'espoir de trouver des proches parmi eux, nous nous étions mis sur le bas côté pour les observer, en vain. J'ai entendu une femme étonnée dire à une autre «Regarde, ici, il y a des enfants!» Mais les plus misérables de tous étaient ceux qui arrivaient dans les wagons de marchandises. Rares étaient ceux qui pouvaient encore marcher; il a fallu sortir la plupart sur des civières. Parmi eux, on trouva une jeune femme d'environ 18 ans, Susi Pereles, d'Iglau, seule survivante de sa famille. La plupart des arrivants ayant le typhus, ils étaient logés séparément et l'ensemble du ghetto fut mis en quarantaine. Beaucoup de gens sont morts dans les jours et les semaines qui ont suivi

la libération, de maladie, d'épuisement ou des suites de leur sous-alimentation extrême.

DES BOMBARDIERS

Nous avons su que la libération approchait lorsque nous avons entendu les chasseurs passer au-dessus de nos têtes et vu les escadres de bombardiers qui se protégeaient de la défense anti-aérienne allemande en larguant des centaines de milliers, voire des millions, de bandelettes argentées qui reflétaient la lumière du soleil. Nous, les enfants, nous imitions le bruit du passage des bombardiers à l'aide d'un fil sur lequel nous faisons glisser un bouton. On entendait enfin les grondements du front qui se rapprochait. Depuis la *Kleine Festung*, on entendait aussi des tirs car, comme nous l'avons appris par la suite, on abattait encore des détenus à la dernière minute. Avant que les commandants SS ne quittent le ghetto, ils brûlèrent encore un maximum de documents. Des feuilles de papier carbonisées volaient dans les rues.

LA LIBÉRATION

Le 8 mai 1945, nous avons été libérés par l'Armée rouge. (L'ironie du sort veut que j'aie dû fuir cette même armée et quitter la Tchécoslovaquie 23 ans plus tard, en 1968, avec ma femme Betty et mon fils Tomas, qui avait 5 ans à l'époque). Ma mère m'a emmenée hors du ghetto par l'une des portes, ce qui était inimaginable pour moi. Nous y avons croisé des civils allemands, la plupart âgés, qui devaient fuir à leur tour, avec leurs maigres biens sur de petites charrettes à bras. Certains détenus, principalement ceux arrivés avec les «marches de la mort» et qui étaient encore assez solides, leur prirent des affaires. Je n'ai pas compris ce comportement. Un mois plus tard, à la fin de la quarantaine, nous avons enfin pu quitter Theresienstadt.

MES MÉMOIRES SONT TERMINÉS

Le 3 février 2005, je pensais avoir terminé mes mémoires, mais j'ai ensuite continué à les compléter avec des souvenirs qui me revenaient à l'esprit; j'ai aussi essayé de trouver de meilleures formulations.

POUR MON FILS ET MES DEUX PETITES-FILLES

J'ai écrit ces mémoires pour mon fils et mes deux petites-filles, sans jamais penser à les publier. Mais quand la *Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust*, l'antenne des rescapés de l'Holocauste, dont ma femme et moi sommes membres, a pris l'initiative de publier les souvenirs des quelques témoins de cette époque qui étaient encore en vie, j'ai décidé de proposer mes mémoires.

ERNST BRENNER
Zofingen, le 25 avril 2009

HOMMAGE À MON PÈRE, ERNST

Mercredi dernier, j'ai encore pu passer une belle soirée d'été avec mes chers parents. Comme d'habitude, ma mère avait veillé à dresser une belle table, à ce que nous ne manquions de rien et à ce que nous nous sentions tous bien. Mon père a toujours aimé l'aider dans ces tâches et il l'a fait ce jour-là aussi du mieux qu'il a pu. Nous avons refait le monde, parlé de nos espoirs, de nos rêves et de nos peurs, sans penser que sa mort prochaine nous séparerait pour toujours.

Cher Papa, comme tu l'avais demandé, nous sommes réunis ici pour une cérémonie d'adieu toute simple: l'amour de ta vie, ton épouse Betty, qui t'a accompagné pendant 47 ans, moi ton fils unique qui t'aime et t'admire et auquel tu as tant donné et qui, je l'espère, t'a aussi beaucoup donné, tes deux magnifiques petites-filles, Natalie et Selina, qui t'ont procuré tant de joie et qui t'aimaient tant, et tu le leur rendais bien, Evi, mon ex-femme et mère de tes petites-filles, avec laquelle tu as formé une bonne équipe, surtout lorsqu'il s'agissait des enfants, et Esther, ma chère compagne, dont tu as encore pu faire la connaissance récemment, que tu as encore pu apprendre à apprécier – et réciproquement – tu étais tellement heureux pour moi.

Il est d'usage de raconter la vie de la personne disparue afin de donner un aperçu de son parcours et de ses actions. Mon père nous a fait un magnifique cadeau avec son récit autobiographique, qu'il a commencé à écrire il y a cinq ans et dont il m'a souvent parlé. Ces dernières années, il le ressortait souvent pour le peaufiner et le compléter. Ma mère m'a dit que ces mémoires allaient être publiés cet automne dans un livre sur les survivants de l'Holocauste. Vous le savez tous, c'est un chapitre difficile de la vie de mon père et de ma mère, un sujet qui les a poursuivis toute leur vie et les a fortement marqués. Mon père est l'un des rares enfants à avoir survécu à Theresienstadt, alors qu'il n'avait qu'une chance sur 10 000 de s'en sortir.

Mon père avait un cœur d'or, il n'a fait que du bien autour de lui et n'aimait rien tant que rendre les autres heureux. Il ne reculait devant aucune tâche et n'a jamais ménagé ses efforts pour nous soutenir et nous aider, surtout dans les moments difficiles. Nous avons vécu trop de bons moments pour pouvoir les raconter tous ici. J'en ai donc choisi quelques-uns: pour commencer, notre tour en vélo à Lucerne pour mes treize ans, lorsque nous sommes arrivés sales et en sueur au «Wilder Mann» et que mon père a dû payer à l'avance et en liquide pour qu'on nous laisse dormir là; toutes nos vacances à la mer en Italie, où vous m'avez perdu une fois sur la plage, nos belles randonnées de 2–3 jours, quand j'avais environ 25 ans, dans les Alpes suisses, avec les nuits dans de petites pensions ou des auberges d'alpage rustiques, les pieds pleins d'ampoules; ou encore lorsque nous avons, avec mes filles, déblayé les feuilles mortes du jardin de notre maison aux États-Unis, 60 sacs en tout: nous avons travaillé comme des chefs et avons terminé sur les rotules, mais Natalie et Selina avaient adoré car nous les transportions à tour de rôle dans la brouette avec les sacs remplis de feuilles.

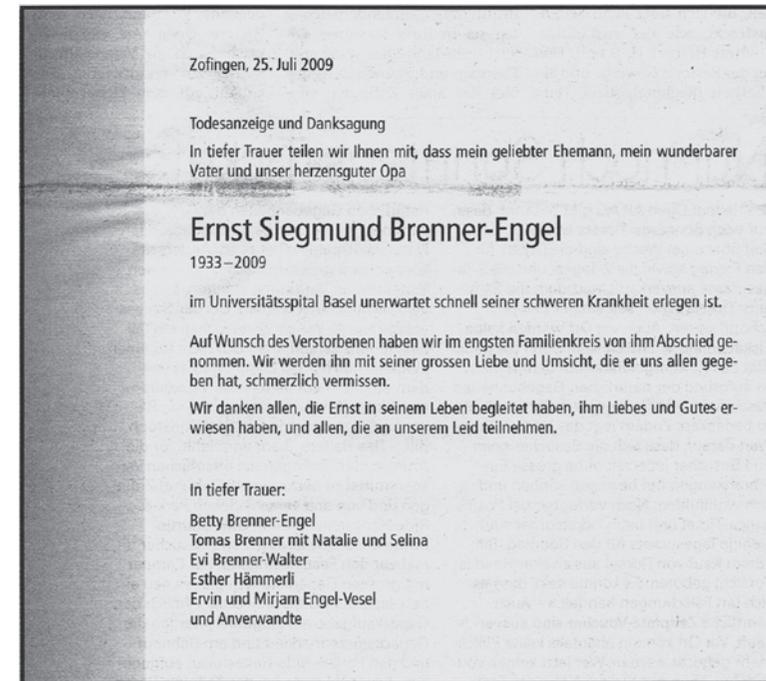
En perdant mon père, j'ai aussi perdu mon meilleur ami. Ce qui va le plus me manquer, c'est son écoute attentive lorsque nous refaisions le monde; nous avions des discussions très profondes, sur des sujets très personnels, que nous avons toujours menées avec ouverture et honnêteté. Il s'intéressait à tous et savait écouter. Toutes tes connaissances de l'actualité et de la politique internationale m'étaient précieuses; tu mettais les choses en perspective et m'a permis de les voir sous un autre angle. Vous le savez tous, mon père était un homme calme, cultivé et sage, son avis et ses conseils étaient inestimables. Franc et bienveillant, il ne cherchait pas à convaincre, mais pas à ménager non plus ses interlocuteurs. Ton côté raisonné et réfléchi m'ont souvent permis de prendre du recul, m'ont redonné de l'énergie et rassuré, ce qui m'a permis de traverser bien des moments difficiles.

Ma chère maman a été la plus privilégiée d'entre nous puisqu'elle a pu passer 47 ans à ses côtés. Vous avez eu une vie bien remplie; ce que papa

préférerait, c'est être avec toi et il a toujours tout fait pour que tu te sentes bien et que tu ailles bien. Toi, chère maman, tu as mis beaucoup d'amour et de patience à montrer le vaste monde à ton «Arnost» et à lui offrir une vie riche, heureuse, variée et intéressante. Je pense aux innombrables voyages que vous avez faits au Sri Lanka, en Chine, dans toute l'Europe, aux États-Unis et au Canada, à toutes les fois où vous êtes venus nous voir aux États-Unis lorsque nous y vivions, aux visites chez le frère de maman et et à la famille de papa en Israël, à tous les concerts, les opéras et les pièces de théâtre que vous avez pu voir ensemble dans le monde entier, sans oublier la vie quotidienne dans votre maison ces dernières années.

Natalie et Selina occupaient une place de choix dans le cœur de leur grand-père. Vous pouvez être fières et heureuses d'avoir eu un tel grand-père et d'avoir pu passer autant de temps avec lui. Lorsque vous étiez encore petites, il a beaucoup joué avec vous, il vous a accompagnées à la place de jeu ou au bord de l'eau, a fait de petites excursions avec vous. Plus tard, aux États-Unis, il était heureux de vous emmener à l'école et chez vos amis avec la voiture de votre maman. Il vous a, avec votre grand-mère, offert la possibilité de réaliser des ateliers de bricolage, des camps d'équitation ou de tennis ici à Zofingen. Il y a à peine deux semaines, tu étais ici, Selina, avec ton amie. Opa était très content de ta visite et m'a tout raconté en détail.

Il y a quelques semaines, il a aussi accompagné Natalie au cours de dressage pour que votre chien Felix apprenne à obéir, et vous avez mangé un morceau ensemble avant. L'année dernière, il est aussi souvent venu jusqu'à Lucerne pour vous faire à manger afin que vous ne soyez pas seules à midi. Il y a encore toutes les visites à l'école lors des journées portes ouvertes, déjà aux États-Unis, puis ici, sans oublier le super voyage en Crète l'année dernière, avec Oma, pour ton quinzième anniversaire Natalie et celui à Rhodes que vous deviez faire avec toi Selina cette année. Opa et Oma ont toujours eu à cœur que vous ne manquiez de rien, œuvrant en coulisses à votre bien-être sans que vous remarquiez quoi que ce soit. Par exemple, lorsque votre maman et moi n'avions pas beaucoup



d'argent au début aux États-Unis, ils ont, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, envoyé de quoi vous offrir une école privée (*pre-school*); vous étiez vraiment privilégiées. Natalie, tu te souviens certainement de l'école Montessori à Freehold, New Jersey, où tu as appris à lire avec le petit train des lettres, et toi, Selina, de la «St. Martins in the Field» à Severna Park, où tu te plaignais de devoir réciter tous les matins le «Pledge of Allegiance» en mettant la main sur le cœur.

Gardez bien ces souvenirs, c'est un trésor qui vous guidera tout au long de votre vie.

Aussi tristes que nous soyons, mon cher papa, de t'avoir perdu, nous sommes heureux et reconnaissants d'avoir fait ce chemin avec toi en partageant tes joies et tes peines. Nous sommes heureux pour toi que tu aies

pu vivre une longue vie, heureux qu'elle ait été bien remplie et heureux que malgré ta grave maladie, tu n'aies pas souffert longtemps.

Cher «Paps», cher mari Arnost, cher grand-père, cher Opi, cher beau-père et cher ami Ernst, tu nous manqueras beaucoup à tous. Mais même si tu n'es plus physiquement parmi nous, tu continues à vivre en nous, dans nos cœurs, dans nos souvenirs et dans nos pensées. Tu continueras à nous accompagner, quoi qu'il arrive; dans les moments heureux, nous penserons à toi et partagerons notre bonheur avec toi. Dans les moments tristes, lorsque nous ne saurons plus quoi faire, nous penserons à toi et te demanderons conseil. La vie doit continuer et suivre son cours. Tant que nous serons en vie, nous ne t'oublierions pas.

Merci pour tout. Nous sommes reconnaissants de t'avoir eu auprès de nous.

THOMAS BRENNER

Ton fils



Betty et Ernst.

ERNST BRENNER

ICH ÜBERLEBTE THERESIENSTADT

Ernst Brenner hat seine Erinnerungen in den Jahren 2004 und 2005 niedergeschrieben, für seinen Sohn und seine beiden Enkelinnen. Im Hinblick auf die vorliegende Publikation wurden sie leicht ergänzt und überarbeitet. In seiner Einleitung schreibt er, dass die Jahre, die er und seine Eltern in Theresienstadt verbrachten, einen bleibenden Eindruck in ihrem Leben hinterlassen haben. In jedem Gespräch kam seine Mutter auf Theresienstadt zu sprechen.

Ernst Brenner wurde 1933 in Iglau in der Tschechoslowakei (heute Jihlava, Tschechische Republik) geboren. Die Mehrheit der Einwohner und auch der jüdischen Einwohner sprach Deutsch. Erna Kaufmann, seine Mutter und Ignaz, sein Vater, hatten sich in Iglau während seines Militärdienstes kennengelernt. Nach dem Ersten Weltkrieg liessen sie sich dort nieder. Das frischgebackene Ehepaar eröffnete einen kleinen Lebensmittelladen, den Erna führte, während Ignaz als Handelsreisender unterwegs war.

Eines Tages wurde sein Vater verhaftet, und die Familie blieb zwei Wochen lang ohne jede Nachricht von ihm. Nach seiner Freilassung erzählte er, er sei beschuldigt worden, an einer Flugblattaktion teilgenommen zu haben. Seine Befreiung verdankte er dem Umstand, dass er eine vorbereitete Erklärung unterschreiben musste, mit der er sich verpflichtete, sein Haus einem Deutschen zu verkaufen und Iglau zu verlassen. Also verliess die Familie in Begleitung von Ernsts Grossmutter Berta Kaufmann 1939 Iglau und liess sich in Prag nieder. Seine Grossmutter wurde 1942 nach Theresienstadt, von dort nach Maly Trostinec (Weissrussland) deportiert, wo sie ermordet wurde. Ein ähnliches Schicksal erlitten auch Ernsts Grosseltern väterlicherseits, die in Theresienstadt und Treblinka umkamen, und die Familie seines Onkels mütterlicherseits.

Die meisten Onkel und Tanten väterlicherseits überlebten jedoch und konnten somit Palästina erreichen.

Ernst Brenner erinnert sich an einige prägende Erlebnisse seines Lebens in Prag, bis er im Sommer 1943 nach Theresienstadt deportiert wurde.

Die dramatischen Umstände seiner Schulzeit: der Besuch einer öffentlichen Schule bis zum Verbot, danach der erzwungene Besuch einer jüdischen Schule bis zur Schliessung derselben. «Hagibor»: der einzige Spielplatz für Juden in Prag und die Begegnung mit Fredy Hirsch, die nicht nur die junge Nina Weilová – sie geht in ihren Erinnerungen darauf ein –, sondern auch den jungen Ernst beeindruckt hat. Die von der jüdischen Kultusgemeinde organisierten Umschulungskurse, wobei sich sein Vater zum Schlosser ausbilden liess.

Ernst Brenner schildert die Entstehung und Organisation des Lagerghettos Theresienstadt und den Alltag darin präzise und detailgetreu. Er verblieb nur kurz in einem Jugendheim und war danach mit seinem Vater in der «Hannover-Kaserne» untergebracht. Die ganze Familie war zur Arbeit eingeteilt. Ernst musste Lederwaren reparieren, Erna musste zunächst Putzarbeiten verrichten und später Asbestplättchen herstellen. Ignaz leitete eine Konfektionswerkstätte.

Da die ganze Familie einer Beschäftigung nachging, rettete dieser Umstand sie vor dem Transport nach Auschwitz-Birkenau im Herbst 1944. Am 18. Oktober wurden Mutter und Sohn aufgerufen. Da hat sich Ernsts Vater, der durch seine Funktion geschützt war, freiwillig zum Transport gemeldet. Schliesslich wurden alle drei vom Transport ausgenommen.

Ernst Brenner berichtet auch über eine wohlbekannt Episode: den Besuch einer Delegation des Internationalen Komitees des Roten Kreuzes im Juni 1944. Im Vorfeld dieses Besuchs war das Lagerghetto verschönert worden. Er erinnert sich auch an die Transporte der letzten Kriegswochen, als Häftlinge aus verschiedenen Konzentrationslagern ausgemergelt in Theresienstadt eintrafen.

Schliesslich bemerkt Ernst Brenner, dass der 8. Mai für ihn ein besonderes Datum darstellt: im Jahr 1945 wurde er im Lager Theresienstadt befreit; im Jahre 1968 floh er aus der Tschechoslowakei mit seiner Frau Betty und dem kleinen, gemeinsamen Sohn Tomas.

ERNST BRENNER

I SURVIVED THERESIENSTADT

Ernst Brenner wrote down his recollections in 2004 and 2005. They were meant for his son and his two granddaughters. In view of the present publication they have been reviewed and completed. In his introduction he recalls, at first, how the years he spent in Theresienstadt with his parents left a lasting mark in their lives. In each of their conversations, his mother would speak of Theresienstadt.

Ernst Brenner was born in 1933 in the former Czechoslovakia, in Iglau (now Jihlava, Czech Republic), a town where the majority of the inhabitants and of the Jewish community spoke German. His mother, Erna Kaufmann, had settled down there with her family after World War I; his father Ignaz had met her during his military duty. The newly wed couple opened a small grocery store led by Erna, while Ignaz travelled as a sales representative.

One day his father was arrested, and the family was left without any news for a fortnight. He eventually returned, and his family learned that he had been caught and accused of having distributed leaflets, and that he had been set free after signing a letter by which he agreed to sell his house to a German and leave Iglau. So the family left for Prague in 1939, accompanied by Ernst's grandmother Berta Kaufmann, who eventually was deported to Theresienstadt in 1942, and from there to Maly Trostinec (Belarus) where she was murdered. A similar fate befell Ernst's paternal grandparents, who died in Theresienstadt and Treblinka, and his maternal uncle's family. All the same, most of his uncles and aunts on the paternal side of the family succeeded in reaching Palestine.

Ernst Brenner narrates a few important episodes of his life in Prague until his deportation to Theresienstadt in the summer of 1943, such as the dramatic circumstances surrounding his school attendance: Public school

until the Jewish students were barred from attending public schools; then Jewish school until its closure. The Hagibor playground – the only one which was open to Jewish children – whose leader, Fredy Hirsch, had a great influence on Ernst, and no less on young Nina Weilová who remembers him affectionately in her own Recollections. Meanwhile his father was learning to become a locksmith. These professional retraining classes were organised and led by the Jewish community.

Ernst Brenner's description of the ghetto-camp Theresienstadt, its origins, organization and daily life, is accurate and detailed. After having been assigned to the youth barracks in Theresienstadt, Ernst finally met his father again in the «Hannover Kaserne». Every family member was then given different tasks: Ernst had to repair leather objects, Erna performed cleaning tasks before being assigned to the production of asbestos platelets. Ignaz directed a clothing workshop.

As it turned out, it was these activities which protected the family from being deported to Auschwitz-Birkenau in the autumn of 1944. On the 18th of October mother and son were summoned. Protected by his status, Ernst's father asked to be allowed to leave with them. However, in the end, all three of them were removed from the deportation list.

One of the best known episodes, which is also remembered by Ernst Brenner, concerns the visit of a delegation of the International Committee of the Red Cross in June, 1944, prior to which the ghetto-camp had been embellished. Another episode concerns the arrival of prisoners from other camps in the final weeks of the war, all of them emaciated and reduced to skeletons.

Finally, Ernst Brenner writes that the 8th of May remains a very special date in his life: In 1945, he was liberated and in 1968, he, his wife Betty and their young son Tomas fled from Czechoslovakia.